

Folie ou causalité psychique

"C'est en quoi tout discours est en droit de se tenir pour être, de cet effet, irresponsable. Tout discours, sauf celui de l'enseignant quand il s'adresse à des psychanalystes."

J. Lacan

Position de l'inconscient
(E n, p.836)

Pour inciter à la lecture des *Propos sur la causalité psychique* (E d, p.151), je ferai quelques remarques.

Une distinction principale.

Dans une première partie, J. Lacan écarte les prétentions rationnelles de son condisciple H. Ey en montrant que la référence à Descartes est beaucoup plus favorable à l'approche freudienne des maladies mentales, à condition de lire Descartes au lieu de se satisfaire de ce que le commun en croit. Puis J. Lacan traite séparément de la causalité de la folie et de la causalité du mental, qu'il distingue l'une de l'autre.

1. La folie

Plutôt que de se satisfaire des troubles, des manifestations spectaculaires ou de la nécessaire interrogation de chacun sur son identité — toutes choses qui font épouvantail —, plutôt que de se satisfaire pour certains de facilité, pour d'autres d'abus de pouvoir, il s'agit de définir la folie de manière précise.

La folie est traitée selon trois registres de méconnaissance :

- a₁ - Être parlé ou pensé par un autre.
- a₂ - Faire la belle âme en rejetant sur l'autre, voire sur les autres, la responsabilité des troubles du monde dont le sujet est le centre et dont il se plaint.
- a₃ - Se croire quelque chose ou quelqu'un jusqu'à la boursouffure du moi, de la représentation de soi, de sa personne, de sa personnalité.

Ces trois définitions, coordonnées entre elles, posent d'entrée de jeu trois difficultés.

a₁ - S'il est juste de dire que le mammifère parlé est xénopathe par principe, parce qu'il doit surmonter sa prématuration réelle à la naissance, par l'incorporation de son organisme dans le langage, par son intégration dans les discours — voire dans le discours de l'Autre qui l'accueille et l'entoure —, cette emphase avec l'étrangeté (xénopathie) le fait être parlé avant qu'il ne devienne, peut-être parfois, parlant, au petit bonheur la chance.

a₂ - De ce fait, le sujet a un inconscient dont il dépend mais dont il n'est pas le maître. Il n'est pas le maître chez lui. Prendre la responsabilité de ce qui lui arrive alors même qu'il ne l'a pas voulu, c'est la difficile attitude que propose Freud.

a₃ - Comment ne pas se croire... ceci ou cela, celui-ci puis celui-là, particulièrement en une époque où le moi est mis en avant, jusques et y compris sous son aspect théorique — en effet la notion d'individu (non divisible) est due à Aristote — et juridique. Cette notion se redouble de la responsabilité individuelle sur laquelle repose notre droit.

Pourtant ces difficultés ont une issue, la psychanalyse. Si certains, bien rares, n'en ont pas besoin pour être nantis par leur famille d'un savoir-faire, courage, noblesse et âme bien trempée se rencontrent dans tous les milieux sociaux non décomposés, de l'ouvrier à l'artisan, de l'agriculteur et du commerçant jusqu'au bourgeois, et même chez quelques cadres imprégnés de leur supériorité ; d'autres éprouvent la nécessité d'une reconstruction qui ne les voue pas à la restauration de discours anciens, mais témoigne du tournant où nous sommes.

2. La causalité mentale

Or il nous importe de distinguer d'une causalité de la folie, la question traitée dans l'analyse : la causalité psychique, soit ce qui cause notre mental.

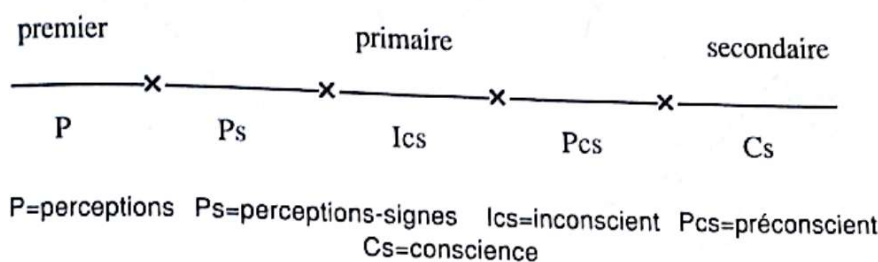
Il n'y a qu'une définition de la causalité psychique ; elle dépasse l'œdipe, sa manifestation courante dans nos civilisations historiques : c'est le narcissisme présenté par J. Lacan en 1936 grâce au modèle de la phase du miroir. Il s'y agit de la faille et de sa rencontre, de la déchirure qui ne se referme jamais complètement, de la dérive assumée à travers les avatars de la

névrose, de la perversion, et de la psychose. La psychanalyse remet à jour ces modalités en réverbérant leur structure.

Lacan propose de construire l'objet cause du mental, cause de ce qui fait toujours chez chacun malheur particulier, malaise dans la civilisation : la maladie mentale. Mais est-ce bien une maladie ? Si elle nous caractérise comme dysfonctionnement à l'égard d'Idéaux, elle est peut-être aussi bien solution, résolution du problème posé au départ.

Nous déduisons des données proposées plus haut et de quelques remarques des *Écrits*, des propositions tournées vers la pratique. Reportons ces définitions sur les schémas de la psychanalyse.

On sait que Freud a tracé un schéma dans la lettre 52 [1 h, p.153] homologue à celui-ci :



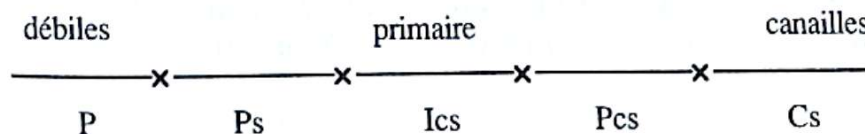
Nous avons pris soin d'y différencier les processus premier, primaire et secondaire.

Nous avançons que la pratique de l'analyse traite du processus primaire ; elle traite de l'inconscient et de ses lois que domine le principe de plaisir. Le principe de plaisir est un principe de pensée, ou, pour être plus précis, un principe de langage ; ce n'est pas un principe de gratouilles ni de chatouilles.

La folie se situe hors du champ de l'inconscient. Nous démontrons par un raisonnement réglé comme il se doit cette première proposition.

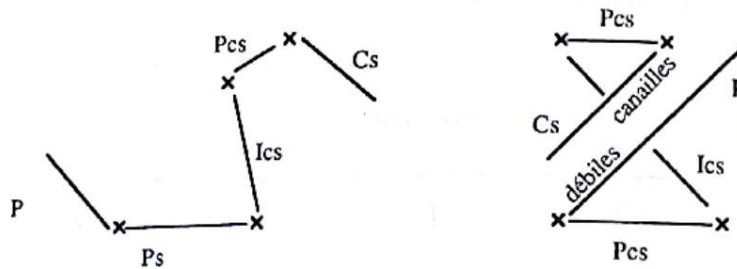
A l'entrée du schéma, elle est folie du processus premier lié aux perceptions : débilité foncière du mammifère humain.

A la sortie du schéma, elle est folie du processus secondaire lié à la conscience : canaillerie des nantis ou de ceux qui se croient au-dessus de la mêlée, ceux à qui prétendument on ne la fait pas.



Rien à faire, face à la folie, que de l'écarter si on peut l'éviter, ou de la combattre par des moyens violents si elle veut s'imposer. On peut cependant dire au fou qu'il n'a qu'à s'arrêter quand ça lui chante ; on le rappelle ainsi à sa responsabilité, ce qui le rend déjà moins fou. On peut surtout lui refuser la moindre occasion de croire que l'on pourrait faire quelque chose pour lui, par exemple penser pour lui.

Reste la causalité mentale. Ici le problème mérite notre attention, mais il se complique si l'on sait que le fonctionnement régulier du schéma de Freud consiste à poser la question de son pliage¹.



On constate ainsi que la pulsation signifiante, structure de la pudeur, qui gouverne le processus primaire est fait de la conjonction-disjonction des deux termes extrêmes de la débilite et de la canaillerie. Et la folie, qui croise l'inconscient en son principe, se retrouve au cœur du pliage.

3. Du début et de la fin de la psychanalyse

Nous nous référons à deux remarques issues de *La Direction de la cure* (E i, p.585).

a₁ - Le début

Lacan évoque, à propos de la complaisance de Dora, le procédé de la belle âme "quant à la réalité qu'elle accuse" : "Il ne s'agit guère de l'y adapter, mais de lui montrer qu'elle n'y est que trop bien adaptée, puisqu'elle concourt à sa fabrication. Mais ici s'arrête le chemin à parcourir avec l'autre" (E i, p.596).

Le transfert qui déjà "a fait son œuvre" dépend d'une cause qui vient d'ailleurs que des rapports du Moi au monde. Lacan

¹. *Étoffe*, p.18 et 143-144.

poursuit : "A partir de ce moment, ce n'est plus à celui qu'il tient en sa proximité qu'il s'adresse, et c'est la raison pourquoi il lui refuse le face à face (E i, p.597)."

Ici la raison du recours au divan est explicitée : quelque chose peut commencer, pour avoir su se mettre à l'écart de la folie. La psychanalyse c'est la non-folie, selon la définition que nous en avons donné plus haut. Le sujet, dans le discours analytique, est considéré comme responsable des conséquences des effets de ses paroles d'analysant en tant que son enseignement s'adresse au psychanalyste, comme le rappelle notre exergue extraite d'un troisième écrit. Reste à établir que le discours de l'analysant est bien celui de l'enseignant quand il s'adresse au psychanalyste.

a₂ - *La fin*

Que la psychanalyse soit le discours non fou où le sujet se considère d'abord comme responsable des conséquences mêmes de ses dires, ne l'empêche pas, du fait qu'il parle, de recroiser la folie en son temps (voir les schémas).

La responsabilisation dans le transfert a pour effet de nous conduire au fonctionnement pulsatif de la structure où se pose en son principe la signification du phallus. "La fonction de ce signifiant comme tel dans la quête du désir, est bien, comme Freud l'a repéré, la clef de ce qu'il faut savoir pour terminer ses analyses : et aucun artifice n'y suppléera pour obtenir cette fin" (E i, p.630).

C'est la structure de la pudeur, illustrée par les fresques de la Villa des Mystères à Pompéi. Au moment où le phallus va être dévoilé, le démon de l'aïdos bondit sur la scène (E i p.591 et E k, p.692)². Le dévoilement nécessairement voilé est ce dont nous voulons rendre compte par sa topologie. Moins illustratif que le mouvement de ce voile, mais plus démonstratif, le jeu des parenthèses de la négation latine s'ouvre par la discordance et se ferme par la forclusion. A ne plus se rouvrir, ce jeu est définitivement forclos. Les impasses elles-mêmes du moi peuvent être traversées à la manière de cette pulsation ; le débile et la canaille se résolvent en acte.

Se gargariser avec le mot jouissance est de l'ordre de l'artifice, particulièrement quand se manifeste une incapacité à articuler l'involution de la signification phallique dans le contexte du complexe de castration. C'est la rencontre au lieu de l'acte avec le manque non pas du sujet, le petit bonhomme, mais celui de l'Autre $S(\mathcal{A})$.

². Lacan se réfère à cette fresque à chaque fois qu'il rencontre ce coude.

C'est à partir de là que nous reprendrons l'articulation d'un enseignement entre analysants et analystes, non sans avoir déploré la situation de la psychanalyse en 1992, situation dont nous nous considérons comme responsable au même titre que les autres. Savoir formuler la distinction entre folie et maladies mentales en termes de maladie de la mentalité (folie) et de causalité psychique (dont relèvent les maladies mentales), ne permet pas de réaliser dans une association la passe nécessaire aux témoignages de l'épreuve qui se joue entre ces deux configurations, faute d'être au fait de l'ambivalence liée à la division du sujet, dont on ne parle plus depuis dix ans que sous forme de simagrées.

Jean-Michel Vappereau
juillet 1992